

D'Avaux était éloigné de la France, non seulement par les distances, alors bien plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui, et par l'extrême rareté des communications; il l'était encore par la différence des mœurs et de la religion. A Stockholm il perd un de ses secrétaires, et il écrit à son père : « Pendant cella le pauvre Grossi est mort le XX<sup>e</sup> jour d'une fiebvre continue. M. de Fleuri (l'aumônier de l'ambassade) l'a assisté fort assiduellement et avec toute charité dont je suis bien content; je le suivis la dernière fois qu'il luy porta Nostre Seigneur sous le manteau, car on ne sçaurait (faire) autrement *in terra aliena*, du séjour de laquelle je suis bien las, et de ne voir depuis huit ou neuf mois aucune face de catholicité (25). »

Et on trouve, à ce sujet, dans le panégyrique du comte d'Avaux par le prieur François Ogier : « Dans Stockholm il fit enterrer avec toutes les prières et les cérémonies de l'église catholique un sien secrétaire à la vue de tout le peuple, avec l'indignation des ministres luthériens, mais avec les larmes de quelques vieillards qui pleuraient de joye de revoir l'image de la piété ancienne que le temps n'a pas encore effacée de leur mémoire (26). »

En Danemark la différence avait paru moins grande. « Les temples sont tout pareils à nos églises, et quand j'y ay veu des autels avec les images des saints à l'entour, le chœur, la nef, un crucifix au-dessus, une chaire, des orgues et des bancs disposés comme les nôtres, j'ay eu plus de regret de l'erreur de ces gens-cy que des calvinistes qui sont bien plus esloignés du bon chemin (27). »

(25) P. 76.

(26) P. 76, note.

(27) P. 43.